

Léo "La Z.U.P"

Nouvelles confirmées

Publié par : malhaire

Publié le : 14-05-2015 08:30:00

"Je prenais malgré tout un certain plaisir à exercer mon métier d'animateur-nature, mais je n'étais pas totalement satisfait pour autant. Sophie de son côté bénéficiait de toutes les vacances scolaires, alors que pour moi, ces périodes touristiques ou périscolaires étaient des plus intenses. Et puis il me manquait quelque chose. Je n'étais pas comblé, comme incomplet. Je n'étais pas éducateur. Je crois qu'en définitive je ne me sentais pas assez utile.

Alors, j'ai commencé à regarder toutes les offres d'emplois. L'une d'elle a retenue toute mon attention. Le centre social « Jacques Brel » à Vernon dans l'Eure recherchait un animateur pour proposer des activités aux jeunes âgés de 16 à 25 ans.

Je n'étais moi-même âgé que de vingt-quatre ans et je n'avais jamais mis les pieds dans une cité. Lorsque j'ai entrepris de parler de mon nouveau projet à mes amis, à mes parents, puis de fil en aiguille, à l'ensemble de mon entourage, tout le monde a tenté de me dissuader.

— Mon pauvre Léo, toi qui aimes tant la nature, que vas-tu devenir dans cette Z.U.P ?

— Tu es complètement dingue, te rends-tu compte de tous les kilomètres que tu vas faire chaque jour ?

— Ce métier n'est pas pour toi, tu es en train de faire la plus grosse connerie de ta vie !

Je n'avais pas envie d'écouter qui que ce soit. A part Sophie.

— Si tu en as vraiment envie et que ce job est si important pour toi, alors tu dois le faire. Je crois que tu en es tout à fait capable. J'ai confiance en toi. Repense à tout ce chemin que tu as déjà parcouru ! Le problème est que Sophie m'évaluait toujours bien au-delà de ce que j'envisageais pour moi-même.

J'avais donc envoyé une lettre et un CV, et comme les candidats diplômés étaient inexistantes, j'ai très rapidement décroché un entretien d'embauche.

J'ai été reçu dans les locaux de la jolie mairie de Vernon, par la directrice du centre. Elle était une femme d'une cinquantaine d'années qui avait un franc parlé remarquable. Agnès.

— Mais mon pauvre garçon, qu'est-ce qui peut bien t'amener ici, après un tel parcours ? Tu n'aimes plus ta forêt et tes petits oiseaux ! Sais-tu que de ce job, personne ne veut ?!

Je comprenais bien qu'elle essayait de me faire peur, mais ma décision était prise, je voulais ce travail qui au final me conduirait, j'en étais sûr, jusqu'à mon idéal. A la fin de l'entretien, elle me confia sa joie d'avoir peut-être enfin trouvé un animateur diplômé qui acceptait de venir travailler dans ce centre social. Pourtant, dans ses dernières paroles, elle ne put s'empêcher de me mettre en garde. Alors que sa mission était de pourvoir ce poste vacant depuis bien longtemps, elle tenta même, très amicalement de me convaincre de le refuser. Agnès m'avait confié qu'elle me trouvait gentil, doux et sympathique. Elle était sincère, mais j'avais parfaitement saisi la nature de ces compliments quelque peu acrimonieux pour l'occasion.

Agnès me donna une dizaine de jours pour réfléchir.

Lorsque j'ai confié ma lettre de démission à l'agent de développement de l'association pour laquelle je travaillais, j'ai tout de suite sentis qu'il était stupéfait. Je ne comprenais pas pourquoi tout le monde s'imaginait que j'allais faire ce métier toute ma vie. Il m'interpella de la sorte :

— Tu sais, si tu as trouvé quelque chose de mieux payé ailleurs, on peut en parler, il n'y a pas de souci. On peut chercher une solution, il suffit simplement d'en discuter.

— Ce n'est pas de cela dont-il s'agit, lui avais-je rétorqué.

Après lui avoir exposé mon nouveau projet, il ne put se retenir de m'engueuler.

— Mais t'es dingue ou quoi ! Ce boulot n'est pas fait pour toi. Tu devrais reprendre ta lettre et réfléchir à deux fois avant que je ne la donne au président. C'est du gâchis !

— Je sais ce que je veux faire à présent et ma décision est prise, lui avais-je répondu.

Alors, en sa présence, quelques jours plus tard, je me suis tout de même retrouvé dans le bureau du président de l'association qui était aussi le président du conseil général. Il me posa quelques questions à propos du nouveau travail que j'avais dégoté. Il semblait amusé. Ainsi il m'énerva, et

rapidement je conclus.

— Mon contrat « Emploi-jeune » ne prévoyant aucun préavis, je vous informe aussi qu'à partir de lundi prochain, je ne ferai plus partie des effectifs de l'association.

Il ne souriait plus. Il signa froidement quelques papiers qui mirent fin à mon contrat de travail.

En aparté, au dehors du bureau, l'agent de développement me confia.

— Léo, tu n'es vraiment qu'une tête de mule. J'avais négocié pour toi une belle augmentation de salaire, mais tu n'as même pas laissé le temps au président de t'en faire la proposition.

Je me souviens alors lui avoir réfuté assez sèchement.

— Vous n'avez donc rien compris. J'ai simplement envie de faire toute autre chose. Il ne s'agit en aucun cas d'une question d'argent...

Le dimanche, la veille de mon premier jour de travail à Vernon, je me suis rendu sur les lieux pour voir à quoi pouvait bien ressembler le centre social. Aussi j'avais souhaité repérer un peu les lieux.

Pour cette sortie dominicale, Sophie avait voulu m'accompagner.

Nous traversâmes alors le quartier des « Boutardes », ses tours et sa laideur.

Le centre social ressemblait à un blockhaus, échoué si loin des plages d'Arromanches-les-Bains.

Nous aperçûmes quelque jeunes gens qui semblaient hostiles. Ils possédaient de gros chiens, des molosses.

Sophie et moi étions blancs. Presque blêmes. Etrangers et indésirables.

Sur le chemin du retour, elle ne m'adressa pas la parole. Elle était morte d'inquiétude. J'étais dubitatif. Sophie comprit que j'avais fait un choix étrange, dangereux aussi.

Le soir, elle me confia son angoisse. Je l'avais rassurée comme j'avais pu.

Sans aucune certitude quant à mon avenir...

•••

Mes premiers jours au centre social de Vernon se sont avérés effectivement très difficiles. J'étais le seul blanc, mais là n'était pas la source de mes tourments. Je n'avais ni les codes et encore moins le langage de la cité. Sans doute étais-je tombé quelque part sur une autre planète, oubliée ? Les jeunes me surnommèrent rapidement le « Gwère ». Je compris bien plus tard que cela signifiait « blanc », mais d'une manière péjorative. Comme je ne savais pas si ce mot était une injure, ou simplement l'un de ces vocables utilisés dans les quartiers, j'affichais, à chaque fois que l'on s'adressait à moi de cette manière, un léger sourire forcé, sobrement nuancé. Je tentais de signifier que cela m'était égal, mais aussi, que je n'étais pas totalement innocent.

Bien sûr, ce n'était que peine perdue.

Certains jours je travaillais le matin et d'autres, l'après-midi, jusqu'à vingt-deux heures. En matinée, mon travail consistait à accueillir les jeunes gens pour les aider principalement dans toutes leurs démarches administratives. J'étais devenu un spécialiste en matière de recherche d'emploi. J'aidais à rédiger des lettres de motivation et des CV, à démarcher des entreprises, ou même, à passer des coups de téléphone. Les jeunes que nous accueillions le matin étaient ceux qui n'avaient pas encore complètement renoncés. Ils se battaient encore.

Parfois même avec des diplômés, ils remuaient ciel et terre pour trouver un emploi. Je faisais de mon mieux et petit à petit, je créais des liens.

Le soir, je travaillais avec Joseph. C'était la première fois que j'approchais un noir d'aussi près.

Jamais je n'en avais croisé un dans une Maison Familiale Rurale, ou même, lors de mes autres formations dans les lycées agricoles que j'avais jadis fréquenté. Nous nous intriguions l'un l'autre. Joseph ne parlait pas beaucoup mais il était assez souriant. Au début, nous nous observâmes beaucoup. Tels des anthropologues dans un laboratoire, chacun de nous semblait avoir découvert un spécimen bien mystérieux et singulier. Il y avait plusieurs mondes entre Joseph et moi que seule une petite cinquantaine de kilomètres séparés. Inlassablement il se marrait de mon ignorance quant à ma culture des banlieues. Souvent il me faisait la traduction lorsqu'il me voyait perdu dans mes tentatives de conversations avec des jeunes. La population qui fréquentait le centre social n'était pas la même que le matin.

Ainsi, avec Joseph, nous passions notre soirée derrière un comptoir à vendre des sodas, des cafés et

des barres chocolatées. Il avait environ dix ans de plus que moi. Il était respecté dans le quartier. Joseph n'avait pas besoin de parler fort pour s'imposer.

Parfois, assez tard, de jeunes adultes douteux entrés dans le centre social. Joseph me disait alors de l'attendre derrière le comptoir tandis qu'il partait les rejoindre dans le sas d'entrée. Ils y restaient parfois jusqu'à vingt minutes. Quand je les voyais s'éloigner, les visages paraissaient graves et les discussions sérieuses. La vie souterraine du quartier s'anima le soir et Joseph semblait avoir une autre existence que j'avais préféré ne pas connaître. Je fermais les yeux et en quelque sorte je restais d'une manière informelle sous sa protection.

Lorsque je me retrouvais seul, derrière mon comptoir, je dois avouer que je n'en menais pas large. Le rap résonnait à fond et les pitbulls bien que tenus en laisse n'avaient pas de muselières. Le plus souvent les visages étaient fermés et les regards à mon égard, méprisants. Je n'étais plus qu'un étranger, vulnérable, perdu dans un petit monde contrefait, à l'écart de mon univers.

Un soir un gars de mon âge m'interpella :

— Toi, tu n'es là que pour profiter de notre misère. Tu dis vouloir nous aider, mais au fond ton intérêt est que l'on reste au fond du trou, dans notre merde. Les types comme toi, vous ne faites que passer, vous prenez le fric que la mairie vous donne et après on ne vous revoit plus. Ton gagne pain, c'est notre merde, notre malheur !

J'avais bien bafouillé quelques mots pour me défendre et tenté de faire valoir mes bons sentiments, mais je n'avais pas su convaincre. Je me sentais seul contre tous. Au fond, je crois que malgré moi, je symbolisais tout ce qu'ils méprisaient. Même Joseph cette fois-ci n'était pas venu à mon secours. Il avait baissé les yeux et était resté silencieux, comme s'il n'avait rien entendu.

J'en avais déduit, que malgré son amabilité de surface à mon encontre, il adhérait à ce discours et n'avait pas su me reconnaître comme étant l'altruiste que j'espérais incarner. Je m'interrogeais à présent sur mon besoin vital et probablement égoïste de me vouloir à ce point utile aux autres. Ces jeunes gens avaient raison. Je personnifiais sans m'en rendre compte un système qui avait abusé et éreinté leurs parents, ce même système hypocrite qui les mettaient à l'écart, tout en faisant semblant de les considérer, ou même de les intégrer. Ces jeunes gens dont les parents étaient issus de l'immigration avaient la haine contre la mairie, contre la police, contre les pompiers et même, contre moi. J'apprenais à le comprendre.

Je n'avais pas grandi dans un clapier, dans une tour, à la marge de la ville ou d'un pays. Non, je n'avais pas été contraint de grandir replié dans une communauté pour avoir le sentiment d'exister, d'être fort, ou de survivre.

Quoi que certains purent m'en dire à l'époque, je saisissais que cette haine ou cette colère n'étaient en fait que la réponse exacerbée face à la duplicité élevée par notre société.

Plusieurs fois, ma modeste voiture a été fracturée sur le parking du centre social. Mon autoradio volé. Un jour même, alors que j'avais organisé un atelier avec des jeunes pour les aider à trouver un job pour l'été, je m'étais fait dérober mon téléphone portable. Je n'avais pas été spécialement surpris et au fond, pas plus révolté que ça. Je concevais. Je ne faisais pas partie de la communauté. Je n'étais encore qu'un mauvais objet.

Il me fallut plus de six mois pour me faire accepter et reconnaître enfin. Les grands du quartier commençaient à percevoir mon travail auprès des plus jeunes. Ils m'étaient de moins en moins hostiles. J'avais réussi à trouver pour l'été des petits boulots à bon nombre d'entre eux. Je me démenais. Les parents m'étaient reconnaissants et parfois m'apportaient le thé ou même des pâtisseries orientales. Une fois même, un récipient de couscous. Le quartier n'abritait pas que de mauvaises choses, loin de là. Des gens simples y étaient formidables et généreux. Je ressentais souvent auprès des adultes comme une simplicité à vivre ensemble, modestement, en prenant soin de l'autre, sans égoïsme ou individualisme.

A ma connaissance, la campagne n'offrait pas ces sentiments ou ces valeurs.

Pourtant, parfois aussi, la cité cautionnait le pire. Je me souviens que l'une de mes collègues avait mis en place un atelier couture pour les femmes du quartier qui bien souvent, soumises à leurs maris, n'avaient pas le droit de sortir de chez elles. Ces femmes parlaient à peine le français.

Un lundi après-midi, l'une d'entre elle ne revint pas à l'atelier. Son mari qui avait appris son loisir clandestin et donc, ses petites escapades secrètes, lui avait brûlé les mains. Je me remémore encore bien d'autres horreurs de ce genre. La cruauté, la barbarie aussi. Je me demandais parfois combien de temps j'allais bien pouvoir tenir..."